

LE PASSE-TEMPS

ET LE PARTERRE

RÉUNIS
JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES
Seul vendu dans les Théâtres

Littérature - Beaux-Arts - Musique - Biographies - Nouvelles

ABONNEMENTS

Six Mois..... 3 fr.
Un An..... 5 »

Rédaction et Administration : 14, rue Confort, LYON

Y. FOURNIER, Directeur

ANNONCES

Annonces..... la ligne 0.50
Réclames..... — 1 »

SOMMAIRE

Causerie : Les Livres :
Chansons enfantines, par M. Georges Droux..... LÉON MAYET.
Echos artistiques..... X...
Nos Théâtres..... X...
Voici le Mai ! (Sonnet)..... ANTONIN LUGNIER.
Par ci, par là..... MAUPIN.
Les Valets de Comédie..... L.-HIPPOLYTE LUCAS.
Chronique Féminine : Ohé !
les Philanthropes !..... GABRIELLE CAVELLIER.
Notes d'actualité : Le Joli
mois de Mai..... ANTONIN BARATIER.
Le Toutou..... EUGÈNE FOURRIER.



CAUSERIE

Les Livres

Chansons enfantines, par M. Georges Droux, 1 volume, Imprimerie P. Legendre et Cie — Lyon.

M. Georges Droux me pardonnera-t-il le retard — bien involontaire — que j'ai mis à signaler aux lecteurs et aux lectrices du *Passe-Temps* le charmant volume qu'il a publié sous le titre de *Chansons enfantines* ?

Par la nature même des sentiments profondément humains qui s'y trouvent exprimés, ses belles strophes — fort heureusement — n'ont rien à voir avec l'actualité.

L'auteur a voulu exalter un sentiment qui demeure éternel au cœur de l'homme : l'amour de l'enfant ; et ce sentiment, il l'a délicieusement traduit.

Comme l'a très judicieusement fait remarquer Mme Jean Bertheroy dans l'intéressante préface qui ouvre le volume : « Voici un livre qui marque une étape dans la façon de comprendre ce devoir si complexe de l'éducation des petits qui doit commencer dès le berceau. Si j'osais, je dirais presque que c'est un traité, non seulement de morale familière, mais de morale sociale, dans le sens le meilleur et le plus philosophique du mot ».

M. Georges Droux n'est pas un inconnu ; indépendamment de plusieurs ouvrages en prose, trois recueils de poésies : *Larmes et Sourires*, *Rimes frêles*, *Les Vaines Extases*, lui ont fait la réputation d'un poète doué d'une âme jeune, mais déjà fortifiée par la méditation, enrichie par l'expérience.

C'est à ses enfants — Gabriel et Madeleine — qu'il a dédié son livre :

Ces vers furent écrits près de vous et pour vous...
S'ils se traînent parfois un peu sur les genoux
C'est qu'ils ne pouvaient prendre une allure hautaine
Pour dire vos essais, votre marche incertaine,
Et compter vos ébats joyeux sur le tapis.

Les *Chansons enfantines* sont divisées en trois parties : *La Chanson de Bébé*, *La Chanson des Êtres et des Choses*, *Têtes Blondes*.

L'Attente trahit les craintes et les appréhensions du père et de la mère, attendant la venue de l'enfant ardemment désiré :

Nous attendons une visite
Sans connaître le visiteur...
Et voici que nous avons peur.

.....
Mais dissipons ces craintes vaines ;
Et qu'il se hâte de venir
Quel que soit pour lui l'avenir,
Nous réservons pour l'embellir
L'amour dont nos âmes sont pleines.

Le berceau de la *Chanson enfantine* ? le poète prend soin de nous le dire : c'est le berceau même de l'enfant.

C'est de là qu'elle monte — harmo-

nieuse et tendre — aux lèvres des mères :

Au crépuscule, à l'heure où le jour s'indécise...
Le voile de la nuit n'est pas encore tombé...
A côté du berceau la mère s'est assise
Et chante doucement pour endormir Bébé.

Et quelle joie, lorsque les balbutiements de l'enfant laissent enfin percevoir le *Premier Mot* :

Bébé soudain a dit « Maman »
Sans hésiter, très nettement,
Ainsi qu'une grande personne.
L'on s'interroge, l'on s'étonne :
Est-il vrai qu'il ait dit « Maman » ?

Après le *Premier Mot*, les *Premiers Pas* :

Bébé vient de faire trois pas
Malgré la peur et sa faiblesse ;
Et, pour marquer son allégresse
Il bat l'air de ses petits bras
Et redresse sa tête blonde,
Puis, il retombe sur... les mains,
Car c'est ainsi que les humains
Prennent possession du monde !

Le Sourire, *La Souffrance*, *L'Absence*, *La Leçon d'écriture*, *Le Rêve*, *Les Petites Mains*, sont autant de scènes enfantines traduites avec une sensibilité vibrante.

Que de jolis poèmes savamment orchestrés dans *La Chanson des Êtres et des Choses* :

Les Berceaux :

Au jardin de l'amour les berceaux sont des nids,
Des nids pleins de frissons.....

Les Larmes :

O larmes de l'enfant, parler silencieux
Où l'on doit deviner la pensée incertaine,

Le Semeur : que fait le Semeur ?

Il enseme, mon enfant ;
Son geste égal épand la graine,
On ne récolte rien sans peine,
Rien sans semer auparavant.
.....
Et de même l'on enseme
Ta petite âme, mon enfant,
Le savoir croît tardivement
Au sillon de l'expérience.

Ouvre ton cœur ! — L'Amitié — La petite Patrie, sont autant d'appels aux plus nobles sentiments.

Mais dans cet envolement de mélodies exquises, la tristesse, hélas ! s'est glissée :

Triste, l'enfant s'en est allée
Au temps où se fanent les fleurs,
Soumise au destin de ses sœurs
Haleine de rose exhalée.

Sa douce âme s'est envolée...
Hochet brisé par les douleurs,
Triste, l'enfant s'en est allée
Au temps où se fanent les fleurs.

Avant que la mort l'eût frôlée
Elle rêvait des jours meilleurs
Et, souriant parmi ses pleurs
Comme s'effeuille une azalée,
A l'aube, elle s'en est allée.

Après avoir parcouru — sans défaillance — le cycle de cette enfance à laquelle il a voulu révéler la beauté, en même temps qu'il lui enseignait la bonté, M. Georges Droux s'adresse à ses enfants :

Ces vers furent écrits près de vous et pour vous...
Sont-ils bons ? Il n'importe. Il suffit qu'ils soient doux.
.....
Mon cœur chantait comme un oiseau chante l'aurore.
Et, lorsque j'ai noté cette chanson du nid
J'ai ressenti la joie et le charme infini
De trouver pour vous peindre, ô chères créatures,
Des mots très caressants et des couleurs très pures.

Nous n'avions pas attendu cet aveu pour reconnaître que, dans ses vers empreints d'un sentiment paternel si juste et si profond, l'auteur des *Chansons enfantines* avait surtout laissé « chanter » son cœur.

Et, en tournant les pages de son livre, tout imprégné de l'immanente poésie du foyer, cette consolante pensée nous revenait à la mémoire : « Dans l'homme, l'enfant n'est pas mort, il n'est qu'endormi, les autres enfants le réveillent ! »

LÉON MAYET.

GAUFRAGE, PLISSAGE

J. CORTEY, 6, rue St-Gôme au premier



Echos Artistiques

Nos artistes : M. Abonil, fort ténor du Grand-Théâtre de Lyon, vient d'être engagé par M. Valcourt, directeur du Grand-Théâtre de Marseille, comme premier ténor en tous genres.

..

Bilan théâtral :

Les saisons théâtrales s'achèvent presque partout.

Nous avons, à ce propos, sous les yeux, de curieux renseignements sur la longueur des spectacles dans chaque pays.

Le pays où les spectacles sont les plus

courts est le boulevard parisien. Trois actes de comédie suffisent à remplir l'affiche des Nouveautés. On commence à 9 heures, et à 11 heures 1/2, on s'en va coucher.

La province observe généralement un juste milieu. Elle a quatre heures de spectacle consécutives, ce qui est normal et intelligent.

Mais il faut aller en Belgique pour savoir ce que c'est que la passion du théâtre.

A Verviers, à Charleroi, les portes ouvrent volontiers le dimanche à 4 heures de l'après-midi, et ne se ferment qu'après minuit sonné. On donnera fort bien les *Jurons de Cadillac*, *Carmen* et *Mam'zelle Nitouche*, soit un acte de comédie, cinq actes d'opéra-comique et trois actes d'opérette.

Qui faut-il plaindre le plus : les auteurs ou le public ?...

..

La Société des Auteurs, Compositeurs et Editeurs de musique réclamait les droits au comité d'une cavalcade récemment organisée à Pont-sur-Sambre (Nord), et qui avait fait jouer des airs du répertoire.

Devant le tribunal d'Avesnes, les organisateurs firent remarquer qu'aucun programme indiquant les morceaux de musique n'avait été vendu, ni distribué, ce qui excluait évidemment toute apparence de Concert : que, d'autre part, l'exécution des morceaux avait été si bouffonne, si grotesque et si carnavalesque, qu'on n'avait pu, en aucune manière, la considérer comme une de ces « interprétations artistiques » qui tombent, seules, sous le coup de la loi.

Déboutée de sa demande par le tribunal d'Avesnes, la Société des Auteurs, Compositeurs et Editeurs de musique, s'est pourvue en cassation.

La Cour suprême vient de rejeter son pourvoi. Adoptant les motifs des premiers juges, elle a reconnu qu'ils n'avaient point violé la loi en décidant qu'une « cacophonie indécryptable » ne pouvait être confondue avec « l'exécution sous une forme quelconque d'œuvres musicales » et que, par conséquent, elle pouvait être gratuite.

..

Le premier engagement théâtral qui ait été conclu par la télégraphie sans fil vient d'être passé entre le directeur du Grand-Théâtre de Leeds et une cantatrice américaine, Miss Eva Green.

Cette artiste, étoile d'opéra-comique, avait quitté New-York à bord d'un transatlantique pour venir en Europe.

Sachant que plusieurs de ses confrères attendaient l'actrice au port de débarquement pour lui proposer de brillants engagements, le directeur du Grand-Théâtre de Leeds, M. Georges Edwards, eut l'ingénieuse pensée de recourir à la télégraphie sans fil.

Le paquebot qui amenait la cantatrice à Liverpool était pourvu d'un appareil récepteur, il transmit sa proposition d'engagement par marconigramme et, une demi-heure plus tard, il recevait par la même voie l'acceptation de l'artiste.

..

La Reine Fiametta vient de donner lieu à un procès entre M. Villefranck, directeur à

Nantes, et l'un de ses pensionnaires, M. Faber.

L'engagement de M. Faber portait qu'un cachet lui serait alloué en plus de ses appointements mensuels, chaque fois qu'il chanterait un rôle de baryton, son emploi normal étant celui de basse.

Or, M. Faber a chanté dans *La Reine Fiametta* le rôle de Lucagnolo, l'aubergiste qui tient la scène au premier acte.

Ce rôle, d'après l'artiste, est écrit pour baryton et, en conséquence, lui donnait droit pour chaque représentation au cachet stipulé dans son engagement. Tel n'était pas l'avis de M. Villefranck, qui considère le rôle de Lucagnolo comme tenant du registre de la basse et qui, par suite, refusait tout cachet.

M. Faber a donc assigné son directeur devant le tribunal de commerce de Nantes.

Les juges ont donné raison à l'artiste contre le directeur, qui devra payer les cachets. *Jus est ars boni et aequi.*

..

Les journaux publient la note suivante : « Aux Variétés, on demande quelques jeunes femmes jolies et chantant un peu ».

C'est le propre du sage de ne pas trop demander.



NOS THÉÂTRES

THÉÂTRE DES CÉLESTINS

Il faudrait remonter aux hilarantes soirées de l'*Hôtel du Libre-Echange* pour retrouver un succès de fou rire comparable à celui qui vient d'être obtenu par une *Nuit de Noces*.

La joyeuse pièce de MM. Keroul et Albert Barré, étant appelée à tenir longtemps l'affiche des Célestins, nous croyons utile d'en indiquer les grandes lignes :

PREMIER ACTE

Au grand Hôtel d'Etampes

Au premier acte nous sommes dans le principal hôtel de la petite ville d'Etampes, où a lieu la noce de Gaston Durosé avec Mlle Simone Duportal, la fille d'un riche rentier de la localité.

Avant d'acheter une étude de notaire à Etampes, Durosé a habité Paris où il a eu pour maîtresse, une jeune actrice du nom de Sidonie de Valpurgis. Il a dû — sur les instances de Mme Duportal — rompre brusquement cette liaison, et se croit désormais à l'abri des recherches auxquelles ne peut manquer de se livrer Sidonie.

Cette tranquillité est de peu de durée : Durosé apprend tout-à-coup par une affiche placée dans le hall de l'hôtel, que Mlle de Valpurgis, vient jouer le même soir, au théâtre de la ville, *L'Abbé Constantin*.

L'actrice, mise sur les traces de ce qui se passait, a fait simplement changer l'itiné-

raire de la troupe de tournée pour venir relancer son ancien amant dont elle est toujours follement éprise.

Durosos n'est pas le seul à être contrarié de l'arrivée à Etampes, de Sidonie. Cette contrariété est partagée par un de ses invités, M. Laverdet, un commissaire de police peu banal, qui — en possession d'une grande fortune — s'est fait investir de ses fonctions judiciaires, uniquement pour cacher ses frasques et empêcher sa femme trop jalouse de faire constater les flagrans délits qu'il pourrait encourir.

Or, Laverdet se trouve précisément être le nouvel amant de Sidonie, comme Durosos en est l'ancien. Voilà où les choses se compliquent : l'arrivée de l'actrice, placée entre ces deux liaisons, celle qui finit et celle qui commence, donne lieu aux quiproquos les plus fantaisistes. Ce ne sont que courses échevelées, substitutions de personnes. Durosos après s'être fait passer pour le garçon d'honneur, part le même soir avec Simone pour Paris, où son beau-père a eu la délicate attention de louer — rue Galilée — un petit appartement meublé bien confortable, où les jeunes époux pourront passer agréablement et tranquillement leur première nuit de noces.

DEUXIÈME ACTE

Chez Sidonie de Valpurgis

Par un de ces hasards qui ne se rencontrent que dans les vaudevilles, l'appartement de la rue Galilée est celui de Sidonie, que sa femme de chambre — la sachant partie pour une tournée de quelques jours — a loué à M. Duportal.

Sidonie — la troupe ayant fait relâche — rentre à l'improviste chez elle et y trouve les deux époux, dont la nuit de noces doit être singulièrement troublée, par son arrivée, d'autant plus que les invités d'Etampes ne tardent pas à faire irruption dans l'appartement.

Le lit, qui se trouve au milieu de la chambre, se prête bientôt aux confusions les plus ahurissantes. Comme sur le pont d'Avignon, tout le monde y passe, et nous voyons successivement défiler en des déshabillés aussi cocasses que le comporte la circonstance, M. Duportal, Mme Duportal qui a tenu à embrasser sa fille en ce moment solennel ; M. Laverdet suivi par sa femme qui a surpris sa liaison avec Sidonie ; c'est un tourbillon insensé où pleuvent les baisers les plus compromettants et les giffles les plus retentissantes. Tous les placards sont mis en réquisition ; toutes les portes s'ouvrent et se ferment dans un mouvement endiablé.

Durosos qui a cru sauver la situation en préparant à l'intention de Sidonie ou de sa belle-mère, un narcotique dont les effets durent vingt-quatre heures, l'avale par mégarde et tombe dans une insensibilité complète.

L'arrivée d'un commissaire de police — un vrai ! — qui trouve son galant collègue d'Etampes en compagnie de Mme Duportal, termine cet acte où les scènes bouffonnes s'enchaînent avec une vertigineuse rapidité.

TROISIÈME ACTE

Au Commissariat de police

En l'absence du commissaire et de son secrétaire, c'est le brigadier qui se trouve chargé de dénouer la situation, il y par-

viendrait difficilement si Laverdet qui vient d'être nommé titulaire du commissariat vacant, ne s'en chargeait lui-même.

Grâce à lui, tout s'éclaircit ; les soupçons de Mme Laverdet se dissipent ; les fureurs de Mme Duportal se calment et — après tant de mésaventures — Durosos et sa femme n'ont plus qu'à goûter le repos et la félicité auquel ils aspirent.

Il serait superflu d'ajouter que cette folie-vaudeville est montée avec un soin tout particulier par M. Richemond, l'habile directeur des Folies-Dramatiques et qu'elle est confiée à une interprétation hors pair réunissant les principaux créateurs de la pièce à Paris : MM. Bouchard (Gaston Durosos) ; Milo (Laverdet) ; Mlle Marcelle Yrven (Sidonie de Valpurgis) ; Mme Chaumont (Mme Duportal) ; Mme G. Raynal (Simone Duportal) ; à côté de ces chefs de file, MM. Villaret, Alary, Paul Perret, Blanchard, Abeyl ; Mmes Poncin, Perret, Duchesnois concourent, dans les rôles secondaires à former un ensemble tout à fait excellent.

NOUVEAU-THÉÂTRE

(COURS GAMBETTA)

Grand succès de *La Retraite*, doublement intéressante comme reconstitution de costumes d'abord et surtout comme interprétation ; les artistes de la Tournée Moncharmont jouent à la perfection la pièce allemande de Beyerlein, si bien adaptée à la scène française.



VOICI LE MAI

D'Avril, le précurseur aux pâles violettes,
Les parfums sont épars sous le ciel étoilé :
Voici que Mai-Joli s'avance, constellé
De jaunes boutons d'or, de blanches pâquerettes.

Riche, ainsi qu'une fée aux multiples toilettes.
La terre, sur sa robe au vert immaculé
Prodiguant le trésor en son sein recelé,
Dispose avec amour ses fleurs les plus coquettes.

Et c'est un horizon captivant tous les yeux
Que cette apothéose aux décors merveilleux
Se déroulant sans fin à travers la campagne.

Floréal ! à ce nom tout sourit ici-bas,
Tout s'anime : sentier, vallon, plaine, montagne...
— Mignonne, allons tous deux rêver sous les lilas !

Antonin LUGNIER.

Par ci, Par là !

Le procès engagé entre les « trusters » et la Société des Auteurs, vient de se terminer, après des débats qui n'ont pas duré moins de deux mois, par la condamnation des directeurs coalisés.

Rappelons brièvement les faits pour la clarté du récit.

Au mois de novembre 1903, M. Roy, banquier, achetait le droit au bail du théâtre des Bouffes, et demandait le « traité général » à la Société des Auteurs. Ce traité est celui que doit signer tout impresario qui, ouvrant un théâtre, veut y jouer des pièces signées des membres de la Société. Il fixe les conditions générales que s'engage à consentir le directeur aux auteurs qu'il représentera, et notamment le taux de 10 % de la recette brute.

On refusa ce traité à M. Roy, parce qu'il était l'associé de MM. Deval et Richemond, directeurs de l'Athénée et des Folies-Dramatiques, et que la Société entrevoyait là un commencement de « trust théâtral » dangereux !

Le même refus fut opposé à M. Richemond, quand le 1^{er} mai suivant il demanda le renouvellement de son traité.

Là-dessus, demandes de dommages-intérêts de la part des directeurs et mouvement général contre la Société des Auteurs.

Mais même, dans leur tentative de coalition directoriale, les trois « trusters » ne trouvèrent pas que des oreilles complaisantes, et nombreux furent leurs échecs.

Parmi ceux qui refusèrent bruyamment d'entrer dans la ligue, on cite en première ligne MM. Guitry, Charlot, Franck et Antoine.

La question était grosse de conséquences pour les parties en jeu, et notamment pour les auteurs qu'il ne s'agissait rien moins que d'affamer.

Aussi le jour du jugement, la salle des criées du tribunal civil, présentait-elle un coup d'œil inusité.

D'un côté, celui de la Société, se couoyaient sur les bancs en amphithéâtre : MM. Sardou, Paul Hervieu, Alfred Capus, de Flers, Pellerin, de Caillavet, Georges Dorquois, Henry Bernheim, Feydeau, Decourcelle, Claretie, dont les intérêts étaient confiés à M. Poincaré, sénateur ; et vis-à-vis d'eux, avec le député Millerand, comme défenseur, les « trusters » MM. Roy, Deval, Richemond.

La lutte oratoire fut remarquable, et les lances les plus acérées et les plus courtoises en même temps, furent rompues en faveur des parties engagées.

Conformément aux conclusions du substitut Boulloche, la Société des Auteurs a gagné son procès sur tous les points. Sa validité a été reconnue. Au-

cun des griefs apportés par les « trusters » n'a été déclaré fondé.

Son droit de refuser de traiter avec quiconque lui apparaît comme un co-contractant dangereux pour les intérêts professionnels, a été admis.

Le Tribunal a affirmé l'existence d'un trust des théâtres, en formation, depuis 1903. Il a dit que la Société n'était pas un monopole et que sa défiance à l'égard des directeurs coalisés était justifiée !

MAUPIN.

TAILLEUR SMART 12, Rue Grenette, LYON
COMPLETS depuis 39 fr.
Facilités de paiement — Coupe spéciale



LES VALETS de COMÉDIE

L'histoire des valets de notre comédie serait curieuse à faire ; elle offrirait, à elle seule, un tableau de mœurs des plus complets. Ne croyez pas qu'ils se ressemblent tous, ils ont des visages différents et ils reflètent sur leur face la lumière de leur temps. Mascarille et Pasquin sont des fourbes venus d'Italie, ils se plaisent aux imbroglios. Scapin tient du *dave* antique. Il est habile à duper les pères. Crispin, avec son manteau de velours, ses bottines et sa dague au côté, se donne un air espagnol.

Labranche, Hector, Frontin, Lafleur leur succèdent au dix-huitième siècle. Ceux-là sont Français. Ils ont moins de ressource dans l'imagination, mais plus d'esprit, et surtout de personnalité. Ils songent à arrondir leur fortune et à se retirer des affaires. Ils se sont brouillés dans leur jeunesse avec la justice ; ils ont servi sur les galères du roi. Que Lisette ait su acquérir une somme assez ronde, ils épouseront Lisette, sans s'enquérir des moyens. Leurs prédécesseurs s'intéressaient réellement aux amours de leurs maîtres et prenaient plaisir à les voir réussir ; ils croyaient se marier, comme eux, avec Agnès, avec Marianne ; ils ne sont sensibles, quant à eux, qu'au son de l'or. Quels exemples ont-ils aussi sous les yeux dans la première partie du dix-huitième siècle ? Des grands seigneurs qui trichent au jeu, des Turcarets engraisés de la sueur du peuple, ils suivent le torrent et ne connaissent guère que l'égalité du vol.

Un tel état de choses ne pouvait durer. La philosophie advint. La morale pénétra chez cette race vieillissante. Les vertueux domestiques, les Antoine, les Germain, les André, remplacent la troupe vagabonde et peu scrupuleuse des susdits valets. Les nouveaux venus prennent le parti des pères contre leurs enfants. Ils font comme Figaro, qui se repent au service d'une mère coupable d'avoir protégé, lors de son mariage, les premières licences du jeune Chérubin. Nous venons de prononcer le nom du dernier des valets de notre théâtre comique, celui du joyeux Figaro, dont la guitare aventureuse réveille un peu ses trop

honnêtes confrères, car ils étaient tombés dans l'excès de la vertu ; ils s'endormaient sous l'influence de leurs propres sermons. Figaro, avant de faire pénitence comme eux des erreurs de sa jeunesse, livre au vent sa gaité, son esprit, et lutte avec son maître de finesse, d'audace et de fierté, car ce n'est plus le valet qu'on menace de pourfendre d'un coup d'épée et de chasser à coups de bâton. Figaro est trop voisin de la Déclaration des Droits de l'homme ; il ne souffrirait pas qu'on l'insultât ainsi ; il demanderait justice aux lois de son pays. Que de ruses, que de ménagements de la part du comte Almaviva pour enlever Suzanne à Figaro ! Il ne s'est pas donné plus de peine autrefois pour ravir la belle Rosine au docteur Bartholo. Il est obligé de traiter de pair à compagnon, pour ainsi dire, ce Figaro, qui est moins son valet que son intendant.

Quels furent les acteurs qui s'illustrèrent dans ces rôles de valets ? A la fin du dix-huitième siècle, nous trouvons d'abord les Poisson, qui formaient une dynastie analogue à celle des Coquelin. Ce fut ensuite Préville, si plein de naturel, que le factionnaire voulut l'empêcher de passer un soir qu'il jouait le rôle d'un homme ivre, celui de Larissolle dans le *Mercure Galant*. Ce furent ensuite Bouret, qui « jouait fort bien les bêtes », ainsi que le lui disait malicieusement Mlle de Luzy, à qui il répondit : « Vous devez vous y connaître, car M. votre père en faisait ». Dazincourt, dont le franc comique n'alla jamais jusqu'au bouffon, et enfin Dugazon, l'élève de Préville, plus tard son émule, celui-là même qui, ayant eu quelque méintelligence avec le public, parut dans le *Marchand de Smyrne* avec une ceinture toute garnie de pistolets, en appuyant la main sur les armes, de manière à montrer à ses adversaires qu'il savait s'en servir.

Dugazon, connu comme grand mystificateur, fut le héros de plusieurs autres anecdotes comiques. Il en est une que Mlle Mars se plaisait à raconter à ses familiers. Ce comédien avait une jeune sœur d'une quinzaine d'années, Eugénie, qui désirait voir le bal de l'Opéra, très en vogue à cette époque, et qui comptait sur son frère pour l'y conduire. Dugazon fit une énergique résistance ; mais la petite avait sa volonté, et elle recommença tant de fois ses supplications que son frère, qui ne voyait pas après tout grand mal à cela, finit par céder, d'autant plus que l'idée d'un stratagème bouffon lui était aussitôt venue à l'esprit.

— Je te conduirai, ce soir, au bal de l'Opéra, dit-il à sa sœur, mais ce sera à mes risques et périls.

— Comment cela, mon bon frère ?

— Tu connais la vivacité de mon caractère. Si quelqu'un a le malheur de t'adresser la parole ou de frôler seulement ta robe, je me connais, je provoquerai l'insolent. De là, échange de cartes, duel, ce sera peut-être ma mort. La veux-tu ? dis-le.

— Grand Dieu ! s'écria la pauvre enfant, qui commençait à être terrifiée, mais qui réfléchit bien vite que son frère était porté à tout exagérer, personne ne me parlera, puisque je ne connais personne. Si l'on me presse ou si l'on me chiffonne un peu, tu ne t'en apercevras même pas ; je me garderai bien de me plaindre.

— C'est bien, dit Dugazon, prépare-toi.

Le Scapin de la Comédie-Française avait

son plan, un plan qui lui paraissait d'autant plus ingénieux que le résultat devait être de dégoûter sa sœur du bal de l'Opéra. Doué, comme un clown, d'une agilité extraordinaire, il passa, une fois dans la salle, son bras droit derrière son dos et pinça doucement le coude de sa sœur ; celle-ci poussa un petit cri qu'elle étouffa aussitôt, mais trop tard.

— On t'a pincée, s'écria Dugazon, on t'a pincée, j'en suis sûr.

— Mais non, mon frère, je t'assure que tu te trompes.

— Où est l'insolent qui se permet d'insulter ma sœur à mon bras ? hurlait le comédien en prenant des airs de matamore et en roulant des yeux furibonds avec des gestulations terribles.

— Tais-toi donc, implorait la jeune fille plus morte que vive, on ne m'a pas touchée, et elle faisait effort pour entraîner son frère dans une autre direction.

— Tête et sang ! continuait Dugazon, si je tenais le misérable au bout de mon épée, quelle botte à l'italienne ! Et il se fendit en frappant du pied.

Il se calma enfin, mais à peine eurent-ils fait deux ou trois tours, qu'usant de toute sa souplesse en se plaçant un peu de côté, Dugazon parvint à saisir entre l'index et le pouce la taille d'Eugénie, qui éprouva une nouvelle frayeur, mais ne souffla pas un mot, n'eut pas même un soubresaut et se borna à rougir jusqu'aux oreilles.

— Cette fois, lui dit son frère, tu ne me soutiendras pas qu'on ne t'a pas touchée, on t'a serré la taille, je l'ai vu.

— Mais non, mon frère, je t'assure que je n'ai rien senti, rien senti du tout !

— C'est bien, cela me regarde.

Et il se retournait à chaque instant, comme pour prendre à partie ses voisins, si bien que sa sœur lui demanda comme une grâce de quitter le bal.

Mlle Mars, qui tenait cette anecdote de l'acteur Monvel, son père, excellait à la raconter, et elle imitait à ravir l'ingénue, disant : « Mon frère, je t'assure que je n'ai rien senti, rien senti du tout ! »

L.-Hippolyte LUCAS.



CHRONIQUE FÉMININE

Ohé ! les Philanthropes !

Savez-vous qu'il existe tout de même des choses bien navrantes dans notre société moderne ?

Voici, par exemple, textuellement rapportée jusque dans ses fautes de style et d'orthographe, une lettre que j'ai reçue :

« Madame,

« Vous parlez beaucoup des femmes dans vos articles que je lis toutes les semaines dans le journal de... (ici le nom d'un de nos confrères qu'il est inutile de citer). Eh bien, voudriez-vous me dire ceci ? J'ai dix-huit ans. J'ai fait

un apprentissage (*sic*) de deux ans comme couturière, et pendant ce temps-là, j'ai gagné dix sous par mois. Maintenant, je suis ouvrière ; alors je gagne trente sous par jour. Mes parents (*sic*) étant sans ressource (*sic*), je ne peux pas compter sur eux pour m'aider ; bien au contraire, c'est souvent moi qui les aide forcément. J'ai une chambre à 70 francs par an. Quoique je ne mange guère, je ne puis pas arriver à dépenser en pain, ou galette (*ma correspondante habite une ville bretonne*) et en lard ou en poisson qui sont ma nourriture (*sic*) moins de dix-huit sous par jour. Après ça, il faut que je me fasse laver mon linge, que je m'habille proprement (le métier veut ça, et les patronnes (*sic*) savent bien l'exiger). De sorte que tout (*sic*) comptes faits, j'ai des dettes, pas grosses, mais qui me font mal voir. Nécessairement il faut que ça finisse. Je ne puis pourtant pas continuer à vivre en devant de l'argent aux voisins, et je perdrais mon temps à chercher une autre place. A X... je suis une des ouvrières les mieux payées. Alors, je voulais vous dire ceci : mes camarades ont des amis qui les aident. Malgré mon désir de rester sage, je suis proche de faire comme elles. Après, on me jettera la pierre, je le sais ; mais que voulez-vous ? A ma place, feriez-vous autre chose ? Conseillez-moi, je vous en prie. J'ai confiance en vous. Et dans cette attente (*sic*) je vous présente mes salutations dévouées (*sic*). »

Ohé ! les psychologues, les théoriciens, les philanthropes en chambre, passez de mon côté, s'il vous plaît ! Voilà une besogne à éclaircir : Trouver le moyen de faire vivre honnêtement et librement une ouvrière (il y en a 400.000 en France comme cela !) avec trente sous par jour ! Sérieusement, puisque je reçois un nombre considérable de lettres de correspondantes appartenant aux classes les plus diverses de la société, je leur pose la question en insistant sur les deux points essentiels : « *vivre honnêtement et librement*. » Et je m'engage catégoriquement ici à publier moi-même la réponse qui serait satisfaisante, puis à l'éditer en opuscule à mes frais et à présenter cet opuscule à l'Académie. Qu'on se le dise !

Gabrielle CAVELLIER.

MUSIQUE

L'éditeur italien Ricordi (Milan, Paris, Rome) vient d'éditer quatre mélodies mises en musique par la baronne Augusta de Kabath, sur des rhapsodies roumaines (poésies d'Hélène Vacaresco) ; ces éditions, très belles sont illustrées de dessins faits d'après des types roumains ; le portrait de Carmen Syl-

va est élégamment reproduit sur chaque mélodie. Mme Hilda Brizzi, qui a laissé le théâtre de Corfou pour l'enseignement, a chanté avec art et d'une admirable voix, toutes les nouvelles mélodies d'Augusta de Kabath, qui ont grand succès dans les salons de Rome.



NOTES D'ACTUALITÉ

Le joli Mois de Mai

Il serait ridicule de penser que la mort fauche le malheureux genre humain au hasard, au petit bonheur ou à la six-quatre-deux, comme on dit dans le grand monde !

Pas du tout ! La coupe sombre a lieu d'une façon quasiment mathématique et la Parque cruelle accomplit sa fatale besogne d'après des lois d'une rigoureuse méticulosité.

La mort, cette seule et unique personne avec laquelle nous sommes certains de faire connaissance un jour, n'est pas aussi fantaisiste qu'on est tenté de le croire ; elle ne lance pas avec indifférence sa faux au fil toujours aiguisé et tranchant et ne tombe sur le pauvre monde qu'à bon escient.

A part les imbéciles qui trouvent que la vie est trop longue ou trop dure et qui se payent le plaisir de l'abrégier en se tuant quand bon leur semble, à jour, à heure et à minutes fixes, le commun des mortels attend avec patience et même avec une certaine dose de mélancolie et d'effroi l'instant inévitable...

Et c'est justement cet « instant inévitable » qui est en litige.

Meurt-on plus en hiver qu'en été ?

That is the question ! comme disent avec tant d'élégance les sujets de notre cher Edouard.

Et cette question, qui est résolue et archi-résolue depuis pas mal d'olympiades et de lustres, est complètement ignorée du bon public, que la chose doit pourtant intéresser quelque peu.

En hiver, on meurt moins qu'en été... Parfaitement ! Et les statistiques sont là.

L'hiver, ce tueur de pauvres gens, a une réputation immodérément désastreuse et il supporte d'une façon absolument illégitime le poids de cette odieuse calomnie.

En hiver les trois quarts des habitants des campagnes, formant bien les trois quarts de la population globale de notre beau pays de France, restent tranquillement assis au coin de leur âtre. On a tué le cochon, on a soutiré le vin, le cidre a fermenté, l'eau-de-vie est en ba-

ril, les bœufs et les chevaux sont à l'étable, les outils agricoles reposent dans un coin, la terre est sous la neige et, comme ils n'ont rien à faire, ils boivent, mangent, digèrent et dorment.

N'étant pas malades, ils n'ont pas besoin de médecin et le médecin n'intervenant pas... la camarade n'est pas à craindre !

Dans les villes, il gèle, il pleut, il vente, il neige. On a immédiatement la frousse, la peur de la maladie vous tenaille et on prend des précautions. Les citadins en gens prudents et sagaces, ont soin de leur chère personne ; ils s'empressent de se couvrir chaudement de se munir de parapluies, de bottes sériuses et de cache-nez ; ils sirotent par ci, par là, quelques verrées de tisane ou de vin chaud, ils ingurgitent quelques grogs opportuns et les sombres frimas passent sur leur tête sans qu'ils s'en portent plus mal.

Mais arrive le beau temps ! Le soleil s'empresse de luire à l'horizon, le printemps se met de la partie, la sève circule sous toutes ses formes dans le sang humain... et alors, adieu, Prudence !

En avril, n'ôtez pas un fil...

Mais en mai... tout ce que vous voudrez

Et tout guillerets, pantalon de couil, flambant neuf, veston outrageusement ouvert, col nu, cheveux ras, cigarette aux lèvres, citadins ou paysans bombent la poitrine aux tendres effluves du renouveau ! On recommence à travailler ferme, on marche vite, on sue, on transpire, on se refroidit, on s'abreuve largement de boissons fraîches, on tombe malade et on va faire un tour de promenade aux champs de navets ou au Père-Lachaise !

Et on y reste...

Et le mois de mai, le joli mois de mai, avec son chaperon garni de mugnets, de violettes et de roses, vous fauche en deux temps ce qu'est un beurre !

En novembre, décembre et janvier, il meurt 5 % de braves gens.

En février et mars....	9 %
En avril.....	11 %
En mai.....	17 %
En juin.....	14 %
En juillet et août....	11 %
En septembre.....	9 %
En octobre.....	8 %

Après cette statistique, croyez donc aux pronostics des Mathieu Lanceblagues qui racontent que l'hiver est un vieux meurtrier et que le mois de mai est le doux mois des poètes, des amours et des fleurs !

En vérité, mes frères, je vous le dis, méfiez-vous du mois de mai !

Antonin BARATIER.

UN MONSIEUR

offre gratuitement de faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de la peau : dartres, eczémas, boutons, démangeaisons, bronchites chroniques, maladies de la poitrine, de l'estomac et de la vessie, de rhumatismes, un moyen infaillible de se guérir promptement ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même après avoir souffert et essayé en vain tous les remèdes préconisés. Cet offre dont on appréciera le but humanitaire est la conséquence d'un vœu,

Ecrire par lettre ou par carte postale à M. VINCENT, place Victor-Hugo, à Grenoble, qui répondra gratis et franco par courrier et enverra les indications demandées.



Manufactures de Produits Réfractaires

A. TERRASSIER

A. FOURNIER-TERRASSIER, Successeur

Ingénieur des Arts et Manufactures

Anciens Maisons Vve Rozier, Robin père et fils

A. Pascal, réunis

TAIN (Drôme)

Spécialité de Fours économiques pour boulangers, pâtisseries, ménages et administrations. — Briques de fourneaux. — Intérieurs de cheminées. — Briques chauffe-pieds.

KAOLINS

GRAVIERS FELDSPATHIQUES

Fournisseur du génie, des manutentions civiles et militaires et des grandes administrations.

LE TOUTOU

Ce matin-là, la pluie tombant à verse, Léa, la belle caissière de la brasserie de la « Dalle en pente », ne put prendre comme elle le faisait d'ordinaire, l'omnibus de gare qui la descendait, chaque matin, à la Bourse de Commerce.

« Fâcheux inconvénient, se dit-elle. Il me va falloir monter dans l'omnibus de la place Saint-Michel ; du Palais-Royal à la rue Coquillière j'aurai le temps d'être mouillée. » Elle prend un numéro et après un quart d'heure d'ennuyeuse attente, elle trouve enfin une place dans l'omnibus qui part au trot rapide de ses trois vigoureux percherons.

Au coin de la rue Scribe, un brusque arrêt secoue les voyageurs. Une petite vieille, à l'air bourru, monte dans la voiture et va s'asseoir près de Léa à la seule place d'intérieur encore inoccupée.

Hou ! Hou !

En se laissant brusquement tomber sur la banquette sans se préoccuper de ses voisins, la vieille a quelque peu heurté Bobèche, le toutou que Léa tient dissimulé sous son bras.

— Conducteur ! Conducteur !

— Que voulez-vous, Madame ! demande le père Bourgeois, un vieux serviteur de la compagnie, une correspondance ? ajoute-t-il par habitude.

— Il ne s'agit pas de correspondance. Je veux savoir depuis quand l'omnibus est fait pour les chiens.

— Vous n'êtes pas polie pour vos voisins, Madame, dit en levant le nez de sur son journal un gros monsieur assis de l'autre côté de la dame. Il n'a pas entendu le jappement, d'ailleurs peu bruyant de Bobèche, mais cette voisine remuante et bavarde, trouble sa lecture et il est enchanté d'avoir un prétexte pour lui exprimer sa mauvaise humeur.

— De quoi vous mêlez-vous, Monsieur ? Ce n'est pas à vous que je m'adresse.

— Mais vous voyez bien que c'est de moi qu'il s'agit, dit un ouvrier fumiste que l'averse a chassé de l'impériale et qui est assis en face. Mon bourgeron n'est pas assez beau pour faire vis-à-vis aux fourrures de Madame.

— Conducteur, il y a un chien dans l'omnibus : je viens de l'entendre japper.

— Et vous craignez qu'il vous donne des puces, reprend l'ouvrier. N'ayez pas peur, la petite mère, vous n'avez pas la peau assez tendre.

— Où est-il ce chien, demande le père Bourgeois qui a pénétré dans le véhicule.

— Là, sous le bras de Madame, reprend la vieille, en désignant Léa.

— Voyons dit-il, et il essaye de soulever le manteau de la caissière.

— Ah ! mais il faudrait voir à être poli. Qu'est-ce qui vous a permis de me

toucher ? Vous allez finir, n'est-ce pas !

— Je vérifie.

— Vous vérifiez, quoi ?

— Si vous avez un chien. Il est interdit d'introduire des animaux dans l'intérieur.

— S'il en est ainsi, vous devriez bien rester sur la plate-forme, car vous me faites l'effet d'un ours assez mal léché.

— Trêve de moqueries. Je veux voir si vous avez un chien.

— Tiens, Bobèche, fais risette au monsieur et à la dame, dit Léa en découvrant l'animal.

— Vous allez descendre.

— Hein ?

— Vous allez descendre.

— Plus souvent mon bonhomme. J'ai payé mes six sous. Je descendrai lorsque je serai arrivée à destination.

— Allons, pas tant de discours. Descendez où j'appelle un sergent de ville.

Pendant toute cette discussion, l'omnibus avait roulé ; il était à la rue des Pyramides. Pas un gardien de la paix à l'horizon.

— Madame, reprend le père Bourgeois, vous ne voulez pas descendre de votre plein gré. Je ne vous ferai pas descendre de force ; mais au Palais-Royal j'appellerai le contrôleur et vous aurez une contravention.

Ce mot de contravention fit dresser l'oreille à Léa. Elle se leva comme poussée par un ressort. Au coin de la rue Sainte-Anne, sans faire arrêter la voiture, elle sauta à terre non sans avoir dit au conducteur : « Votre voiture porte le numéro 6805. Vous aurez de mes nouvelles. »

Depuis déjà huit jours que cette scène avait eu lieu, le père Bourgeois, qui en avait vu souvent d'analogues, n'y pensait plus du tout.

— Psst, psst, conducteur ! arrêtez !

L'omnibus s'arrête et rapidement une jeune femme pénètre dans l'intérieur, portant sous le bras gauche un objet qui semble fragile.

— Places, s'il vous plaît ! et le conducteur commence sa recette.

— Correspondance, dit en lui tendant ses six sous, la voyageuse.

Au mouvement qu'elle fait pour prendre le carton vert, son manteau s'entr'ouvre et le père Bourgeois aperçoit, surtout à cause de ses yeux brillants comme deux boules de métal, la tête d'un chien dissimulée sous le bras de la dame.

— Madame, il est interdit d'introduire des chiens dans l'omnibus. Il faut descendre.

— Monsieur, j'ai payé ma place. Je suis pressée. D'ailleurs mon chien est très propre. Personne ne l'a vu, il ne gêne personne.

— C'est possible, madame, mais le règlement est formel. Veuillez descendre.

— Rendez-moi mes six sous.

— Je ne peux pas. Vous êtes sonnée et vous avez une correspondance.

— Eh ! bien, Monsieur, je reste. Vous m'avez déjà fait descendre une fois il y a de cela huit jours. Vous m'avez menacée du contrôleur. J'irai jusqu'à la station. Nous verrons bien si vous avez le droit parce que je suis une femme, de vous comporter comme un tyran.

Esclave de la consigne le père Bourgeois a arrêté sa voiture et s'apprête à réquérir un sergent de ville.

Mais les voyageurs font entendre des récriminations.

— Conducteur, allons-nous rester longtemps stationnaires ? Je dois être à neuf heures à mon bureau, au ministère. Si mon chef m'inflige une réprimande, j'adresse une plainte à la compagnie. Je prends en note votre numéro.

— A quoi bon aller chercher un sergent de ville, reprend un employé du Louvre. Puisque Madame demande, elle-même à s'expliquer avec le contrôleur, remettez votre voiture en marche.

Le père Bourgeois, homme pacifique, tire le cordon au cocher qui repart à grande allure.

— Monsieur le Contrôleur, dit-il au chef de station du Palais-Royal, il y a dans l'intérieur une dame avec un chien. Je l'ai priée de descendre. Elle n'a rien voulu entendre.

— Pourquoi n'avez-vous pas appelé un sergent de ville ?

— Je n'en ai pas vu, hasarde timidement le conducteur, qui n'ose pas avouer qu'il a cédé aux voyageurs.

— Madame, dit le contrôleur qui est monté sur la plate-forme et s'adresse à Léa, je vous invite à descendre.

— Non, Monsieur, je vais au Château, j'ai payé ma place ; voyez, j'ai ma correspondance.

— Madame vous avez un chien sous le bras et le règlement interdit l'introduction des animaux dans les voitures.

— Même s'ils sont empaillés, reprend Léa qui éclate de rire en mettant sous le nez du contrôleur ahuri un tour de cou de fourrure à tête de chien assez habilement roulé pour tromper le conducteur.

Le père Bourgeois est furieux de s'être laissé jouer par une gourmandine. Le contrôleur, vexé, le menace d'une amende pour avoir formulé contre un voyageur une plainte sans fondement.

Depuis ce jour, l'omnibus 6805 se trouve être les jours de pluie le refuge de tous les chiens de cocottes.

Quand une de ces dames, son carlin sous le bras, pénètre dans son omnibus, le conducteur a si peur de s'apercevoir que le règlement est violé, qu'il détourne rapidement la tête. Son cocher, Baptiste, prétend, la mauvaise langue, qu'au mois de novembre prochain, le père Bourgeois recevra une médaille d'or de la Société protectrice des animaux.

Eugène FOURRIER.

BIBLIOGRAPHIE

LE MONDE ILLUSTRÉ
13, quai Voltaire, Paris.

UN NUMERO SENSATIONNEL

Le *Monde Illustré*, fidèle à ses belles traditions d'art, publie, cette semaine, son remarquable « Numéro du Salon ». Ce numéro exceptionnel, attendu avec impatience par les amateurs, est entièrement consacré aux deux expositions des Beaux-Arts et à la visite du Président de la République, à Bordeaux.

Malgré ses nombreuses reproductions de tableaux et ses intéressants documents instantanés, malgré l'augmentation notable de ses pages, le *Monde Illustré* reste toujours à son prix modique de cinquante centimes ! Tout le monde voudra, sans aucun doute, posséder ce numéro du grand journal illustré, véritable exemplaire de collection.

LA MODE ILLUSTRÉE

(Journal de la Famille)

Paris, 56, rue Jacob

Publié sous la direction
de Mme Emmeline Raymond

Les 52 numéros que la *Mode Illustrée* publie chaque année contiennent 52 gravures coloriées sur la 1^{re} page, plus de 2,000 dessins de toutes sortes : dessins de mode, de tapisserie, de crochet, de broderie, et 24 feuilles de patron en grandeur naturelle de tous les objets constituant la toilette, depuis le linge jusqu'aux robes, manteaux, vêtements d'enfants ; des chroniques, des recettes, etc. Les romans illustrés peuvent être reliés à part.

ABONNEMENTS. — Avec gravures coloriées.
un an, 14 fr. ; 6 mois 7 fr. ; 3 mois, 3 fr. 50,
— Avec planches coloriées : un an, 25 fr. ;
6 mois, 13 fr. 50 ; 3 mois, 7 fr

Speectacles et Concerts

CASINO - KURSAAL

Rue de la République

Tous les soirs à 8 heures 1/2, concert et attractions variées.

CONCERT DE L'HORLOGE

(Cours Lafayette).

Tous les soirs à 8 heures, concert-spectacle.

GUIGNOL DU GYMNASE

(30, quai St-Antoine)

Tous les soirs, *Guignol vendu par ses Frères*. Jeudis et Dimanches, Matinées de familles à 2 heures.

Le propriétaire-gérant V. FOURNIER

P. LEGENDRE & C^{ie}, r. Bellecordière Lyon

ST-GERVAIS-LES-BAINS

Dermatoses. — Neurasthénie.

SALINS DU JURA

Débilité des Femmes et des Enfants.

VALS SOURCES VIVARAISES

à minéralisation graduée Nos 1, 3, 5, 7, 9.

CHEMINS DE FER P.-L.-M.

Villes d'eaux desservies par le Réseau P.-L.-M.

1^o Billets d'aller et retour collectifs (de famille).

La Compagnie délivre, du 1^{er} mai au 15 octobre, dans toutes les gares de son réseau, sous condition d'effectuer un parcours simple minimum de 150 kilomètres, aux familles d'au moins trois personnes voyageant ensemble, des billets d'aller et retour collectifs de 1^{re}, 2^e et 3^e classes, pour les stations thermales suivantes : Aix-en-Provence, Aix-les-Bains (Aix-les-Bains, Marlioz), Baume-les-Dames (Guillon), Besançon, Bourbon-Lancy, Carpentras (Montbrun), Cette (Balaruc), Chambéry (Challes), Charbonnières-les-Bains, Clermont-Ferrand (Royat), Coudes, Saint-Nectaire, Digne, Die (Le Martouret, Sallière-les-Bains), Divonne-les-Bains, Evzet-les-Bains, Evian-les-Bains (Amphion), Genève (Chapel), Grenoble (Uriage), Groisy-le-Plot, la Caille, La Bastide, Saint-Laurent-les-Bains, Le Fayet-Saint-Gervais, Le Luc et le Cannet (Pioule), Lépin-Lac-d'Aiguebelette (La Bauche), Lons-le-Saunier, Manosque (Préoult), Menton (Lac d'Annecy), Montélimar (Bondonneau), Montpellier (Lamalou), Montrond (Montroudey), Moulins (Bourbon-l'Archambault), Moutiers-Salins (Salins, Brides), Pontcharra-sur-Bréda (Allevard), Pougues-les-Eaux, Rémyilly (Saint-Honoré-les-Bains), Riom, Châtelguyon, Châteauneuf, Roanne (Saint-Alban), Sail-sous-Couzan, Saint-Georges-de-Commiers (La Motte-les-Bains), Saint-Julien-de-Bassagnas (Les Fumades), Saint-Martin-Sail-les-Bains, Salins (Jura), Santenay, Sarrians, Montmirail, Sauve (Fonsange-les-Bains), Thonon-les-Bains, Vals-les-Bains-la-Bégude, Vandenesse, Saint-Honoré-les-Bains, Vichy (Vichy-Cusset), Villefort (Bagnols).

Le prix s'obtient en ajoutant au prix de 4 billets simples ordinaires (pour les 2 premières personnes), le prix d'un billet simple pour la 3^e personne, la moitié de ce prix pour la 4^e et chacune des suivantes.

Validité : 33 jours. Faculté de prolongation. Arrêts facultatifs.

Nota. — Il peut être délivré à un ou plusieurs voyageurs inscrits sur un billet collectif de stations thermales et en même temps que ce billet, une carte d'identité sur la présentation de laquelle le titulaire sera admis à voyager isolément (sans arrêt) à moitié du tarif général, pendant la durée de la villégiature de la famille, entre la gare de départ et le lieu de destination mentionné sur le billet collectif.

2^o Billets d'aller et retour individuels

La Compagnie délivre, du 1^{er} mai au 31 octobre, dans toutes les gares de son réseau, des billets d'aller et retour de 1^{re}, 2^e et 3^e classes, comportant une réduction de 25 0/0 en 1^{re} classe et de 20 0/0 en 2^e et 3^e classes pour les stations thermales ci-dessus désignées.

Validité : 10 jours (non compris les jours de départ et d'arrivée). Faculté de prolongation. Arrêts facultatifs. Faire la demande de billets (collectifs ou individuels), 4 jours au moins à l'avance à la gare de départ.

MALADIES NERVEUSES

Guérison certaine par l'**antiépileptique de Liège** de toutes les maladies nerveuses et particulièrement de l'épilepsie réputée jusqu'aujourd'hui incurable.

La brochure contenant le traitement et de nombreux certificats de guérison est envoyée *franco* à toute personne qui en fera la demande par lettre affranchie.

S'adresser à M. FANYAU, pharmacien, à Lille (Nord)

BELLE JARDINIÈRE

PARIS -- 2, rue du Pont-Neuf -- PARIS

La plus grande Maison de Vêtements du Monde entier

COSTUMES ET CONFECTIONS

POUR

DAMES & FILLETES

Costume Tailleur, sur mesure, entièrement doublés soie, depuis 150 francs.

SUCCURSALE DE LYON

62, rue de la République, 62

BOSC

Costumier des Théâtres municipaux

LOCATION de COSTUMES
pour bals Masqués
et Habits

MATERIEL SPÉCIAL POUR CAVALCADES

1, rue du Théâtre, 1
derrière le Gd-Théâtre

ÉPONGES

DE TOUTE NATURE

SPECIALITÉ pour TOILETTE

Maison fondée en 1880

NOHERIE-COTTIN

91, rue de l'Hôtel-de-Ville

LYON

Reblanchit gratuitement les Éponges vendues

LOTÉRIE

AU PROFIT DE LA

SOCIÉTÉ PROTECTRICE de l'ENFANCE
DE LYON

Autorisée par Arrêté Préfectoral du 3 Septembre 1904

TROIS GROS LOTS

10.000 fr. et 1.000 fr.

Plus 30 lots de 100 fr.

TIRAGE : 28 JUIN 1905

Le billet : UN franc

En vente à l'AGENCE FOURNIER, 14, rue Confort, Lyon, dans ses Succursales et tous les bureaux de tabac. — Par correspondance, joindre à la demande un mandat-posté du montant des billets et une enveloppe affranchie à 0.15 par 4 billets.

Les paiements en timbres-poste ne seront pas acceptés

Gaufrage

PLISSAGE

J. TARUT

6, Rue Mulet, 6
LYON

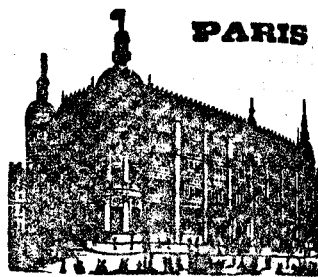
VIENT DE PARAÎTRE

La Liste officielle des Numéros gagnants de la

Loterie de Valenciennes

En vente à l'AGENCE FOURNIER, 14, rue Confort, LYON, dans ses Succursales et tous les Bureaux de tabac au prix de 0.10 c. et 0.15 c. par poste.

PARIS



GRANDS MAGASINS DU

Printemps

NOUVEAUTÉS

Nous prions les personnes qui n'auraient pas encore reçu notre Catalogue général illustré « Saison d'Été », d'en faire la demande à

MM. JULES JALUZOT & Co, PARIS

L'envoi leur en sera fait aussitôt gratis et franco.

Produits insecticides de la Maison DALOZ de LYON

• DÉTAIL: Pharmaciens, Droguistes et Épiciers



CAFARDS

détruits avec la poudre

MAZADE & DALOZ

Boîte 1 fr.; Demi-Boîte, 0.50

GRAINS DE BAREZIA

pour la destruction des



RATS

Boîte 0.60

CABINET DENTAIRE

M. & M^{me} MICHAUD

LYON — 209, Avenue de Saxe, 209 — LYON

Laboratoire pour la confection des appareils dentaires avec les derniers perfectionnements. Extractions sans douleur, plombage, aurification. Travaux spéciaux pour la pose des dents de tous systèmes.

PRIX MODÉRÉS

Anc. M^{re} VIENNET, Fondée en 1837

PIANOS
9, Place Jacobins, 9
LYON
Ch. MORETTON & Co
Envoi franco Catalogue illustré

EN VENTE dans tous les kiosques à journaux

Le Numéro
0.10 cent.

LA REVUE BI-MENSUELLE

DES TIRAGES FINANCIERS

Publiant tous les Tirages à lots et reproduisant périodiquement la liste des lots non réclamés.

2 francs
par an

En vente dans toutes les Epiceries

LE

THÉ des MANDARINS